

En ce temps-là,
les foules qui venaient se faire baptiser par Jean
lui demandaient :

« Que devons-nous faire ? »

Jean leur répondait :

« Celui qui a deux vêtements,
qu'il partage avec celui qui n'en a pas ;
et celui qui a de quoi manger,
qu'il fasse de même ! »

Des publicains (c'est-à-dire des collecteurs
d'impôts)
vinrent aussi pour être baptisés ;
ils lui dirent :

« Maître, que devons-nous faire ? »

Il leur répondit :

« N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé. »

Des soldats lui demandèrent à leur tour :

« Et nous, que devons-nous faire ? »

Il leur répondit :

« Mais il vient, celui qui est plus fort que moi »...

« Ne faites violence à personne,
n'accusez personne à tort ;
et contentez-vous de votre solde. »

Or le peuple était en attente,
et tous se demandaient en eux-mêmes
si Jean n'était pas le Christ.

Jean s'adressa alors à tous :

« Moi, je vous baptise avec de l'eau ;
mais il vient, celui qui est plus fort que moi.
Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses
sandales.

Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu.

Il tient à la main la pelle à vanter
pour nettoyer son aire à battre le blé,
et il amassera le grain dans son grenier ;
quant à la paille,

il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. »

Par beaucoup d'autres exhortations encore,
il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle.

Pour continuer notre marche vers Noël, nous retrouvons ce dimanche le prophète Jean le Baptiste entouré d'une foule qui écoute son enseignement. Une foule très mélangée d'après ce que nous découvrons. Il y a là des juifs pieux, mais aussi des personnes pas très fréquentables, collabos des troupes d'occupation, des types armés aussi qui ont l'habitude de pratiquer l'intimidation et ne passent pas toujours par la caisse en sortant d'un magasin, des curieux enfin. Parmi eux, heureusement, beaucoup de gens de bonne volonté qui l'écoutent, qui essaient de faire le bien comme ils le peuvent.

Ils se tournent avec confiance vers le prophète mais Jean Baptiste leur déclare : *Mais il vient, celui qui est plus fort que moi.*

Car Jean Baptiste n'est pas à son compte, il prépare l'entrée en scène d'un plus grand que lui.

Laissez-moi vous raconter une histoire.

Felix Mendelssohn Bartoldi, vous connaissez ? Le genre d'enfant qui est considéré comme un pianiste virtuose à 9 ans et qui, à quinze ans, l'âge d'entrer en seconde au lycée, avait déjà composé quatre opéras. Felix Mendelssohn était aussi un organiste confirmé.

En 1832, il a 23 ans et il est en voyage en Allemagne. Il décide de faire un détour pour visiter une petite église où, lui avait-on dit, il y avait un orgue assez exceptionnel.

Quand il entre dans l'église, on imagine qu'il sourit. Cela tombait bien, quelqu'un était en train de jouer de l'orgue et manifestement l'instrument avait une sonorité merveilleuse dans ce petit sanctuaire. Il avait de la chance, c'était vraiment une bonne surprise car l'orgue aurait pu être éteint et verrouillé. Pourtant son sourire se figea. Il ressentait une impression très étrange qu'il n'arrivait pas d'abord à expliquer. Et puis sa surprise se transforma en horreur. La musique qu'il entendait et qu'il avait eu d'abord du mal à reconnaître, c'était tout simplement l'une de ses propres œuvres. Mais elle était jouée affreusement mal, lourdement, avec des erreurs de lectures de la partition et en utilisant des jeux qui ne correspondaient absolument pas avec l'esprit de l'œuvre. Il fit la grimace. Une si belle musique, comment pouvait-elle être transformée ainsi en une sorte de bouillie sonore tonitruante ? Il sentait l'indignation monter en lui. Il se rappelait les nombreuses nuits qu'il avait passées à ajuster ce prélude en ré mineur dans toute sa subtilité. Quel massacre ! C'était insupportable. Il fallait qu'il aille dire deux mots à ce lourdaud qui semblait confondre le doigté léger et délicat du clavier avec une charge d'éléphants dans la savane.

Félix Mendelssohn était encore un tout jeune homme mais il songea aussitôt qu'il serait stupide d'aller imposer sa colère à celui qui interprétait son œuvre ou plutôt qui l'exécutait, dans le sens que peut avoir ce terme devant un peloton d'exécution. Il s'efforça de gravir lentement l'escalier qui montait à la tribune de l'orgue. C'est toujours utile de monter lentement un escalier quand on est en colère. Et sa rage était tombée avec la dernière marche.

Que faire ? Il se disait maintenant qu'il désirait aider l'organiste à comprendre sa musique, à pouvoir la jouer avec toute l'expression subtile qu'il avait voulu y mettre. Il s'approcha. Très gentiment, en attendant que le morceau soit achevé – ce qui était le cas de le dire- , il proposa à l'homme qui était au clavier *« Pardonnez-moi, mais il se trouve que l'œuvre que vous êtes en train de jouer m'est très chère, je la connais vraiment très bien, accepteriez-vous que je la rejoue pour vous maintenant ? »*

Félix Mendelssohn paraissait très jeune. L'organiste le dévisagea un instant puis répliqua *« Il n'en est pas question. Apprenez, jeune homme, que je suis le seul titulaire de cet orgue et sachez que vous n'avez aucunement le droit de monter à cette tribune. Vous pourriez comprendre, si vous êtes vraiment musicien, que si on laisse n'importe*

qui jouer de cet instrument ce sera une catastrophe. Veuillez descendre immédiatement, profitez de mon interprétation et taisez-vous. Il me serait fort agréable de ne pas avoir à vous le redire... »

Le jeune compositeur se força à sourire et retenta poliment : *« Puis-je me permettre d'insister, monsieur, je ne veux que vous aider dans l'interprétation de cette partition, d'autant que... »*

Il ne put finir et fut coupé sèchement.

« Nous n'avons rien à nous dire, mon jeune monsieur, je suis le seul habilité à jouer sur cet instrument, et maintenant vous descendez ».

Félix Mendelssohn ne put rien rajouter car l'organiste venait de recommencer à jouer. Le jeune compositeur n'était plus du tout en colère, mis il se sentait seulement tellement triste de ne pas avoir pu aider ce musicien. Et puis, il repensait à ce qu'aurait pu donner avec un si bel instrument et dans une si belle église le morceau qu'il avait composé.

Descendu dans la nef, les oreilles encore blessées par ce qu'il entendait, Mendelssohn décida finalement de revenir sur ses pas. *« Il faut vraiment que j'aide ce collègue à comprendre ma musique ».*

Contrairement à ce qu'il craignait, ce retour fut un peu moins mal accueilli que sa première visite. Les organistes sont des personnes très respectueuses et peut-être regrettait-il déjà sa première réaction. Comme le jeune homme insistait, et essentiellement pour avoir la paix, l'organiste titulaire finit par céder sa place en précisant que c'était pour quelques instants.

Mendelssohn le remercia très gentiment, ferma la partition et commença à jouer de mémoire. Ses doigts dansaient sur les claviers et produisaient une musique si parfaite que l'organiste à côté de lui en fut bouleversé.

Quand le dernier accord s'éteignit sous les voutes, l'organiste de l'église bredouilla : *« Vous connaissez donc cette œuvre par cœur, vous paraissez si jeune, qui êtes-vous ? »*

Le jeune homme remit la partition en place et désigna le nom de l'auteur imprimé en gros caractère. *« En fait, mon nom, c'est Félix Mendelssohn. Voulez-vous accepter mon aide pour revoir ensemble la manière de jouer cette pièce sur ce si bel orgue ? »*

Nous avons, nous aussi à jouer la partition de notre vie. Elle nous a été confiée par le plus immense compositeur qui soit : Dieu lui-même. Nous en déchiffrons laborieusement l'écriture avec nos doigts parfois un peu lourds. Oui, nous pouvons la jouer médiocrement, cette partition de notre vie, en pensant – et c'est vrai - que liberté nous a été donnée de faire nos propres choix, d'avoir notre propre interprétation. Nous pensons avec l'habitude que nous sommes tout à fait capables de faire ce qu'il faut. Le Seigneur ne viendra pas prendre notre place par la force, il ne nous poussera pas en nous disant de lui abandonner le clavier. Ce sera toujours à nous de jouer. Mais il nous propose de faire, à notre mesure, de l'interprétation de cette partition un chef d'œuvre.

Écoutons Jean le Baptiste nous le redire : *Il vient Celui qui est plus fort que moi. Celui que l'on nommera le Christ, le Prince de la Paix.*

Le Christ va venir. Il vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu ; il tient la pelle à vanner dans sa main, il va nettoyer son aire à battre le blé, et il amassera le grain dans son grenier. Quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas.

Sentons dans la foule qui écoute Jean Le Baptiste, dans cette foule invitée à discerner dans les événements.

Écoutons-le-nous dire : « Tu peux toujours faire quelque chose de beau en vivant ton humanité vraiment. Je sais que tu as soif. Soif de Dieu, d'idéal, d'absolu, soif d'un monde plus beau à léguer à celles et ceux qui viendront après toi. Cette soif-là, elle est belle : confie là à celui qui est plus grand que toi, à celui qui désire t'aider à jouer la partition de ta vie, confie-la à Jésus. En acceptant de t'humaniser toujours davantage, tu prépareras la plus belle crèche qui soit, la crèche de ta propre vie.

Tu es célibataire, cela te laisse du temps, de la disponibilité, qu'en feras-tu ? Tu as une famille nombreuse, comment apprécies-tu la richesse des diversités, la beauté de toutes les relations qui se tissent ? Tu as à traiter des affaires, comment le vis-tu avec cette rectitude profonde dont parle Jean le Baptiste ? Quels choix font, de ton travail, quelque chose de juste ? Tu es écolier, collégien, lycéen, prends-tu en compte toutes les chances qui t'ont été données pour faire grandir tes talents et passer de tes rêves au projet.

Il ne s'agit pas d'en rajouter mais de vivre mieux ce que tu as à faire. Oui, prépare la plus belle crèche qui soit, celle de ta propre vie. C'est là que ton Dieu désire venir te visiter.